

LES MUSES
ARTISANNES
OU
L'AUTEUR
PERRUQUIER.

SCENE PREMIERE.

M^e EMPEIGNE *seul se tournant
du côté d'où il vient.*

VOT^r serviteur de tout mon cœur ;
quand il vous plaira, vous me trou-
verez toujours prêt à vous servir.

A



RP
H

12964

Rf

12964

LES MUSES

Air : Tarare poupon.

Voici déjà l'argent
De quatre remontures ;
Ce soir encore autant ,
Et je suis fort content.

La journée n's'ra pas mauvaise, si cela
continue: ce commencement-là m'a déjà
mis de bonne humeur.

Air noté.

Quand j'ai quelque chagrin
Je ne suis pas en train ,
Je ne sens pas un brin
De courage ;

Mais quand s'lon mon desir
Queuq' bien vient me saisir,
Tout d'un coup le plaisir
M'encourage ,

Je chante mon refrain ,
J'éveille mon voisin ,
Et comme mon serin
Je ramage.

Quand je chausse un Bourgeois ,
Ma femme quelquefois
Me coëffe en tapinois ,
Et j'enrage ;

Mais après qu'au matin
Avec un bon gourdin
J'ai rossé ma Catin ,
Ça m'soulage ;

Je chante mon refrain ,
J'éveille mon voisin ,
Et comme mon serin
Je ramage.

Il me semble que j'ai le gosier sec ;
pendant que j'suis au Cabaret je voudrois
bien que quelqu'un de connoissance vienne
pour me payer demi-setier. Ah ! voilà M.
Martin mon voisin ; ne faisons semblant
de rien , voyons un peu s'il m'appercevra.

SCÈNE II.

MARTIN, EMPEIGNE.

MARTIN.

AIR : C'est la jeune Isabeau.

IL n'est point pour l'ennui
De métier aujourd'hui
Plus fâcheux que celui
Du génie :
Je cherchois un vers ,
On me trouble , je le perds :
Est-il rien de plus triste en la vie ?
Il n'est point pour l'ennui
De métier aujourd'hui
Plus fâcheux que celui
Du génie.

Mes Garçons crient d'un côté , mes
pratiques de l'autre ; & voilà zune rime
perdue pour la République des Lettres.

4 LES MUSES

EMPEIGNE *de sa place.*

Il a l'air bien occupé. Bon jour, M.
Martin.

MARTIN *s'assoyant.*

Voyons au moins si sur cette table je
pourrai travailler à mon aise.

EMPEIGNE.

Il ne m'entend pas, il dessine apparam-
ment quelque perruque dans un nouveau
gout.

MARTIN.

Je le tiens, grand z'Apollon.

EMPEIGNE *se levant.*

Justement, une perruque en long.

MARTIN.

Ah! ma Muse, encore un mot, & je
finis mon vers.

EMPEIGNE.

Du verre; si donc, ça casse, mon voisin,

MARTIN *en colere à part.*

Aux: Pendant la nuit & le jour.

Disble soit l'impertinent:
Maitre Empeigne, en ce moment
J'ai quelque souci.

ARTISANNES. 5

EMPEIGNE.

Ça me semble ainsi :
D'où vient cet air sauvage :

MARTIN.

C'est que pour long-temps en ces lieux
Je suis chargé d'ouvrage.

EMPEIGNE.

Tant mieux ,
C'est le bien du ménage.

Aussi faut dire que vous l'faites bien
votre ouvrage.

Air de Grimandin.

Chez vous l'on rase , on accommode
D'un goût.... charmant ;
On coëffe à la dernière mode
Très-proprement :
Vive, pour blanchir le grouin
Le plus sagouin ,
Monsieur Martin.

MARTIN.

Il est vrai que je me distingue assez dans
ce qui est de mon métier.

Air : Jardinier, ne vois-tu pas ?
Mais de plus d'une façon
Ma science s'escrime ;

6 L E S M U S E S

D'une main j'ai mon savon,
De l'autre avec Apollon
Je rime, je rime, je rime.

E M P E I G N E.

Quest-ce que cela, rimer ?

M A R T I N.

C'est faire des Comédies, des Enigmes,
des Chançons, des Rondeaux & des Tra-
gédies avec des Epigrammes.

E M P E I G N E.

Est-ce que vous faites de tout cela, M.
Martin ?

M A R T I N.

Oui vraiment.

E M P E I G N E.

AIR : *M. le Prévôt des Marchands,*
Vous avez donc un peu d'esprit ?

M A R T I N.

Mais, mon ami, sans contredit ;
Pour mon savoir on me renomme.

E M P E I G N E.

Cela me paroît surprenant,
Car vous avez l'air habile homme
Comme j'ai l'air moulin à vent.

A R T I S A N N E S. 57

Il ne faut pas faire la grimace pour ça ,
not' voisin.

Aria : Turelure.

Comme chez le Savetier
On ne prend que la chaussure ,
On croit chez le Perruquier ,
Turelure ,
Ne trouver que la frisure ,
Robin turelure lure.

Mais chez vous c'est différent.

M A R T I N.

Un homme d'esprit embrasse tous les
arts.

Aria : De tous les Capucins.

On peut unir avec génie
La perruque & la poésie.

E M P E I G N E.

D'un côté friser des toupets,
Et de l'autre faire un volume ;
Cela s'appelle en bon françois,
Être au poil ainsi qu'à la plume.

M A R T I N.

Précisément.

E M P E I G N E.

Puisque vous avez plus d'esprit que je ne
croyois, faut que vous me rendiez un ser-
vice.

AIR: *Je ne fais pas écrire.*

C'est de quoi vous faire briller
Aux yeux de tout notre quartier.

MARTIN.

Voyons donc, Maître Empeigne.

EMPEIGNE.

Pour attacher à mon auvent,
Il faudroit d'un style éloquent
Me tourner une enseigne.

MARTIN.

Cette idée-là est fort bonne ; mais avant
de travailler à cela, il faut que je finisse un
petit Madrigal amoureux que j'ai com-
mencé.

EMPEIGNE.

Pour Madame Frison votre fiancée, je
parie ? C'est demain que nous dansons,
M. Martin, n'est-ce pas ?

MARTIN.

Je ne crois pas que ce mariage se fasse.

EMPEIGNE.

Bon ! vous badinez ; vous laisseriez-là une
veuve qui vous apporte une bonne charge

A R T I S A N N E S. 9

de perruquier & des écus? allons donc,
voisin, je n'donne pas là-dedans.

M A R T I N.

Cela fera pourtant.

E M P E I G N E.

Comment, depuis un an que vous vous
appelez mari & femme, & que vous agissez
peut-être en conséquence, vous vous plan-
teriez-là sans rime ni raison? il y auroit
conscience.

M A R T I N.

AIR: *Quand l'Amour est las.*

Pour aspirer à ma conquête
Il faut une femme de tête.

E M P E I G N E.

Prenez donc Madame Frison,
Une tête avec elle est sûre;
Jamais femme ne fut, dit-on,
Plus habile Pour la coëffure.

M A R T I N.

AIR: *Je reviendrai demain.*

Par femme de tête j'entends
Une femme à talens;
Je crois que Madame Doucet
Seroit bien mieux mon fait.

Elle fait des vers aussi bien que moi, rime comme une merveille, & m'aime à l'adoration.

EMPEIGNE.

Vous vous f'rez froter, M. Martin, avec ce petit libertinage-là; vous savez bien que Madame Frilon a le cœur haut & la poigne bonne.

MARTIN.

Je ne crains rien.

EMPEIGNE.

En attendant, puisque vous êtes ami de Madame Doucet, j'suis d'avis que vous m'payiez bouteille; nous verrons si son vin vaut la poésie.

MARTIN.

Volontiers, faites-là toujours tier & m'attendez ici: je vais tâcher de finir mon Madrigal, je reviens dans l'instant; nous causerons de votre Enseigne.

EMPEIGNE.

A votre aise: je suis plus pressé de boire que de l'Enseigne.

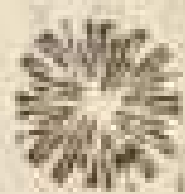
SCENE III.

EMPEIGNE *seul.*

SI tous les beaux esprits ressembloient à celui-là, ce seroit un plaisir.

AIR: *Au fond de mon caveau.*

Quand je bois le marin
 Quelques coups de bon vin,
 Je me moque du Médecin:
 Pour troubler mon destin
 La peine & le chagrin
 En vain
 Viendroient sur mon chemin
 Tant que le broc est plein:
 Pour y porter la main
 Je suis toujours en train,
 Sur-tout quand je fais qu'il n'en coûte
 Qu'à mon voisin;
 Car en portant son gain
 Le soir à sa Catin,
 On est sûr de tremper la croûte
 Le lendemain.



SCÈNE IV.

M. ROUGET, M. EMPEIGNE.

ROUGET *en redingote rouge.*

QU'est-ce qui chante donc de si bonne heure?

EMPEIGNE.

Ah! c'est vous, M. Rouget?

ROUGET.

Eh bien, Maître Empeigne, vous n'engendrez point de mélancolie, à ce qu'il me paroît.

EMPEIGNE.

Le moins que je peux : mais est-ce que vous êtes de fête aujourd'hui ?

ROUGET.

Pourquoi cela ?

EMPEIGNE.

C'est que vous voilà beau comme une écrevisse : à propos de beauté, voulez vous boire pinte ? c'est M. Martin qui régale.

Volontie

Mais
maison ?Vraime
que c'est
une confi
personne

Quelle

Un au
mais elle
d'esprit ch
prête.Moyen
par-là.

Il est v

Pour

ROUGET.

Volontiers.

EMPEIGNE.

Mais vous êtes aussi des amis de la maison?

ROUGET.

Vraiment je le crois; je vous dirai même que c'est moi qui fais ses ouvrages: c'est une confiance que je n'ai jamais faite à personne au moins.

EMPEIGNE.

Quelle discrétion!

ROUGET.

Un autre que moi en feroit rebattu, mais elle veut absolument avoir des gens d'esprit chez elle; c'est son foible, on s'y prête.

EMPEIGNE.

Moyennant quelques bouteilles par-ci par-là.

ROUGET.

Il est vrai qu'elle ne les épargne pas.

AIR: Du haut en bas.

Dans son comptoir,
Pour qui veut louer son génie,

Dans son comptoir
 Son vin coule matin & soir :
 Applaudissez à sa folie,
 Vous voilà logé pour la vie
 Dans son comptoir.

EMPEIGNE.

Si elle entendoit ce que vous dites d'elle ;
 elle vous donneroit congé sans attendre le
 terme.

ROUGET.

Oh jamais ; elle seroit au désespoir de
 me perdre : mais la voilà , changeons de
 propos.

SCENE V.

M^{me} DOUCET, ROUGET,
 EMPEIGNE.

M^{me} DOUCET.

EH quoi ! c'est vous, M. Rouget ? que
 ne me faisiez-vous appeller ? Pourquoi
 ne montez-vous pas ? Je l'ai dit à mes
 garçons ; si-tôt qu'il vient ici un homme à
 talent, qu'il entre ; ces gens-là sont bien
 bouchés.

Ils étoient
 cave.

Qu'impo
 j'aimerois
 qu'une heu
 génie.

Non pas

Mais que
 d'un homin

Eh si de
 vous vous m

N'est-ce pa

Des piec
 d'ajustées à
 moins.

ROUGET.

Ils étoient peut-être occupés à votre cave.

Mme DOUCET.

Qu'importe, Monsieur, qu'importe? j'aimerois mieux perdre un muid de vin, qu'une heure de conversation avec un beau génie.

EMPEIGNE.

Non pas moi, de par tous les Diables.

Mme DOUCET.

Mais quel est ce Monsieur là? il a l'air d'un homme d'esprit.

EMPEIGNE.

Eh si donc, Madame, point du tout, vous vous moquez.

Mme DOUCET.

N'est-ce pas l'auteur de la Piece nouvelle?

EMPEIGNE.

Des pieces! oh, j'en ai plus de quatre d'ajustées à la boutique, & du propre au moins.

Mme DOUCET.

Quatre Pieces, Monsieur, quatre pieces!
c'est un prodigue, M. Rouget; quatre
Pieces!

EMPEIGNE.

Il n'y a rien d'étonnant à cela; il n'y a
pas de Savetier qui n'en fasse sa douzaine
dans sa journée.

Mme DOUCET.

Air: *C'est bien dommage.*

Comment, vous seriez savetier?

EMPEIGNE.

Pourquoi donc tant se recrier?

Mme DOUCET.

Mon erreur est abominable.

ROUGET.

Calmez un peu votre frayeur.

EMPEIGNE.

En effet c'est un grand malheur.

Mme DOUCET.

Hélas! Monsieur,
C'est effroyable.

Prendre

Prendre un savetier pour un poëte!

EMPEIGNE.

Eh bien, qu'est-ce que ça fait? entre gens à talens il n'y a que la main: pour vous remettre un peu, not' Bourgeoise, nous allons faire venir pinte: Garçons, oh, eh, la Maison.

LE GARÇON.

Allons, allons; qu'est-ce qu'il faut à ces Messieurs?

EMPEIGNE.

Pinte & trois verres: Madame Doucet; vous ne s'rez pas trop, si le cœur vous en dit; M. Martin va venir en boire sa part.

Mme DOUCET.

Vous êtes donc ami de M. Martin?

EMPEIGNE.

Oui-da, & voisin encore.

Mme DOUCET.

Cela étant, je ne puis me dispenser de vous montrer mes ouvrages.

AIR du Corbillon.

Je vais les prendre en cette armoire.

EMPEIGNE.

Madame, ne bougez pour nous,
Ça nous empêcheroit de boire.

Mme DOUCET.

Je puis m'en rapporter à vous ;
On voit que vous savez beaucoup ;
Vous avez du goût.

EMPEIGNE.

Eh non, point du tout.

Mme DOUCET.

Oh, Monsieur, vous avez du goût.

EMPEIGNE *s'affied.*

Buvons, buvons, M. Rouget, cela
vaudra mieux.

Mme DOUCET.

Voici mes ouvrages, Monsieur ; je vais
avoir l'honneur de vous les lire.

EMPEIGNE *poussant le paquet.*

Allons, allons, ôtez - nous tous ces
chiffons de là, je n'aime pas la lecture.

ROUGET.

Comment, vous refusez cela, Maître Empeigne? savez-vous que c'est par-là que Madame distingue ses amis?

EMPEIGNE.

Oui-da.

ROUGET.

Vraiment sans doute; & la première fois que je vins ici, je passai depuis neuf heures du matin jusqu'à onze heures du soir pour écouter Madame.

EMPEIGNE *posant son verre.*

Jusqu'à onze heures du soir! vot' serviteur, Madame Doucet, vot' serviteur.

Mme DOUCET.

AIR: La mère pour les malheureux.

Où voulez-vous donc courir?

EMPEIGNE.

Laissez-moi fuir.

Mme DOUCET.

Mais de grace un moment.

B 8

EMPEIGNE.

Eh oui, vraiment,
Du matin jusqu'au soir
Votre importun savoir
Prétend m'avoir
En ce comptoir.

Mme DOUCET.

Eh, Monsieur, écoutez-moi.

EMPEIGNE.

Nenni, ma foi.

Mme DOUCET.

Voulez-vous des Rondeaux,
Des Madrigaux ?
Dites-moi votre goût,
Car j'ai de tout.

EMPEIGNE.

Vous me mettriez à bout.

Mme DOUCET.

A genoux, si je l'osois,
J'implorerois
Votre critique :
Mes tonneaux vous sont ouverts ;
Prenez toute ma boutique,
Mais, Monsieur, lisez mes vers.

EMPEIGNE.

Oh, je ne comprends rien à ce travers.

Mme DOUCET.

Monieur, écoutez mes vers.

EMPEIGNE.

Oh, je m'y perds.

ROUGET.

Vous devez de ce marché

Estre touché:

Madame veut payer

Pour ennuyer?

Combien de beaux esprits

Feroient lire à Paris

Tous leurs écrits

Au même prix.

EMPEIGNE.

Lisez donc tout à loisir.

Mme DOUCET.

Ah! quel plaisir!

EMPEIGNE.

Mais donnez-nous du vin.

Mme DOUCET.

Oh, sans chagrin:

Soyez sûr qu'un Auteur
A son Lecteur
Donne son bien de bon cœur.

EMPEIGNE.

Il y a pourtant diablement long-temps
d'ici à onze heures du soir.

Mme DOUCET.

Pour ne pas vous ennuyer, je ne vous
lirai point ceux qui me sont adressés.

ROUGET.

Madame vous fait grace au moins des
trois quarts & demi de la liasse.

Mme DOUCET.

Cela est vrai.

AIR: *Comment faire?*

Tous les beaux esprits de Paris
Par mille vers des plus jolis
Me font une galante guerre ;
Je ne veux pas les écouter,
Je n'ose pas les rebuter ;
Comment faire?

EMPEIGNE.

Cela est embarrassant.

SCENE VI.

UN GARÇON, *les Précédens,*

LE GARÇON.

Voilà un papier qu'on vient de me remettre, & qui s'adresse à vous.

Mme DOUCET *prenant la Lettre.*

Air. des Fleurettes.

Voyez si l'on demeure
En paix un seul moment ;
Je reçois à toute heure
Semblable compliment :
Je ne veux point en cachette
Lire ce tendre Billet,
Et vous saurez le secret
De la fleurette.

Lisez-le, Monsieur.

EMPEIGNE.

Vous m'excuserez ; de tout mon alphabet
je n'ai jamais pu retenir qu'et cætera.

ROUGET.

Madame veut-elle s'en rapporter à moi ?

Mme DOUCET.

Comment donc, de grand cœur : lisez donc vite, je brûle d'impatience : vous allez voir, Monsieur, le style dont on nous écrit.

ROUGET lit.

J'apprends, Madame la folle, que vous débauchez mon Mari.

Mme DOUCET.

Plâit-il, Monsieur ; que dites-vous donc là ?

ROUGET.

Ce qui est écrit, Madame.

Mme DOUCET.

Ce fera quelque badinage, voyons le reste.

ROUGET lit.

J'apprends, Madame la folle, que vous débauchez mon Mari : je ne sais si c'est pour la poésie ou pour autre chose qu'il va chez vous, mais si je l'y trouve, vous porterez de mes marques. Je suis votre servante, Frison.

EMPEIGNE à part.

Voilà de la besogne pour le voisin. (*haut.*)
Ce style-là est tendre au moins, Madame
Doucet.

Mme DOUCET.

Je suis dans une colere ; mais je ne fais
d'où cela vient.

EMPEIGNE.

Air. Des Fleurettes.

Jamais on ne demeure
En paix un seul moment,
On reçoit à toute heure
Semblable compliment ;
On ne veut point en cachette
Lire de Galans Billets ;
Et chacun fait le secret
De la Fleurette.

C'est une prétendue de M. Martin qui
vous fait ce cadeau-là, not' Bourgeoise.

Mme DOUCET.

C'est sûrement quelque femme du com-
mun ; si c'étoit une femme d'esprit comme
moi, je lui enverrois une Satyre.

EMPEIGNE.

Renvoyez plutôt le mari, crainte de
malheur.

Mme DOUCET.

Que je renvoye un homme qui ne me
parle qu'en Vers , qui me fait les plus jolis
Madrigaux , qui vient ici depuis plus de
huit jours ; je ne puis m'y résoudre. Non ,
M. Rouget , non , je ne le renverrai pas.

Quand le monde arraché de la voute des Cieux ,
Se brisant en éclats périroit à mes yeux.

ROUGET.

Le voilà qui vient.

Mme DOUCET.

Ne lui parlez de rien.

EMPEIGNE.

N'ayez pas peur , not' Bourgeoise ;
crainte d'indiscrétion.

AIR : Jouez-nous un Coillon nouveau.

Je m'en vais vous attendre au Jardin ,
Vous ferez des Vers , & je boirai du vin.

Mme DOUCET.

Nous lirons quelque bel Ouvrage.

EMPEIGNE.

Je n'écoute rien ,
Quand je n'ai pas le ventre plein.

Je m'en vais
Vous ferez

Allons , M.

Mme D

Eh quoi , vo

Madame ,
agréable ; ma
honnête homm

E M

Sur-tout à l
not' Bourgeois
nable.

Je m'en vais vous attendre au Jardin ,
Vous ferez des Vers , & je boirai du vin.

Allons , M. Rouget.

Mme DOUCET à Rouget.

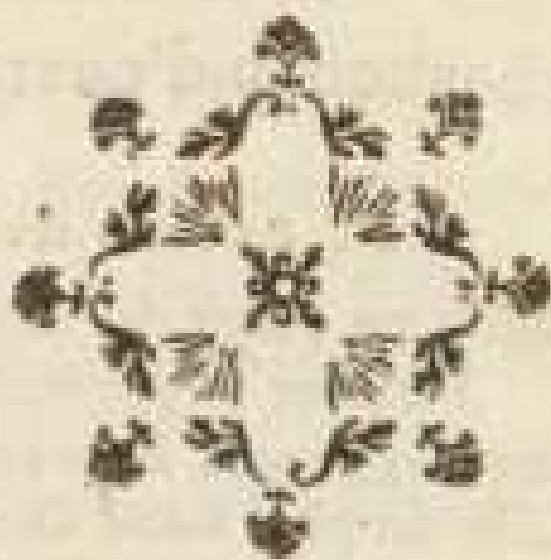
Eh quoi , vous nous quittez aussi.

ROUGET.

Madame , votre compagnie est fort
agréable ; mais on ne peut pas quitter un
honnête homme avec qui on est à boire.

EMPEIGNE.

Sur-tout à la moitié d'une bouteille ;
not' Bourgeoise , cela n'est pas raison-
nable.



SCENE VII.

M. MARTIN, M^{me} DOUCET.M^{me} DOUCET.

Vous ne pouviez venir plus à propos,
M. Martin ; je brûlois d'envie de vous voir.

MARTIN.

Madame , vous avez pour moi z'une
bonté dont j'ai z'une extrême reconnois-
sance , & j'aurai l'honneur que de vous
dire que j'y suis fort sensible.

M^{me} DOUCET.

On jouira de vous aujourd'hui plutôt
qu'à l'ordinaire.

MARTIN.

J'avois beaucoup d'ouvrage, Madame,
mais,

AIR : *La bonne aventure.*

Quand un cœur de vos beaux yeux
Ressent la piquure ;
Pour l'apporter auprès d'eux,
L'aile du plus beau des Dieux
Lui sert de voiture,
O. gué,
Lui sert de voiture.

A R T.

M^{me}

Voilà un con-
tin ; je ne fais p
jolies choses qu

M

AIR : N

La tête au

Vain

Pour être

De h

M^{me}

Dieu me par
s'adresse à moi.

M

Et za qui dor

M^{me}

AIR : N

Je n'ai point
Non plus que
Chez moi je
Mais je ne sui

M

Non pas cela,
chose.

Mme DOUCET.

Voilà un compliment très-fin , M. Martin ; je ne fais pas où vous prenez toutes les jolies choses que vous dites.

MARTIN.

AIR : *Ne s'la-t-il pas que j'aime.*

La tête aux charmes de l'esprit
Vainement se refuse ;
Pour être habile homme il suffit
De hanter une Muse.

Mme DOUCET.

Dieu me pardonne , je crois que cela s'adresse à moi.

MARTIN.

Et za qui donc , Madamé ?

Mme DOUCET.

AIR : *Nous sommes Précepteurs.*

Je n'ai point de sacré Vallon ,
Non plus que de docte Fontaine ;
Chez moi je reçois Appollon ,
Mais je ne suis pas Melpomene.

MARTIN.

Non pas cela , Madame , mais tout autre chose.

ATA : Vous qui parcourez le monde.

Je n'en sai point faire accroire ;
 Mais s'il m'eût été permis ,
 Madame , d'avoir la gloire
 D'être Monsieur votre Fils ;
 Ayant Venus pour ma Mere ,
 Changeant de rang à mon tour :
 Bientôt j'aurois su me faire
 Reconnoître pour l'Amour.

Mme DOUCET.

C'en est trop ; mais n'avez-vous rien à
 me montrer.

MARTIN.

Excusez-moi , Madame ; je suis venu
 dans l'intention de vous montrer un petit
 Madrigal.

Mme DOUCET.

J'en suis ravie : les Madrigaux me plaisent
 à la fureur.

MARTIN.

Le voici , Madame , il est dans le goût
 galant.

Mme DOUCET.

Un Auteur se peint dans ses Ouvrages ;
 vous êtes si Galant vous-même , que les
 vôtres ne peuvent porter un autre caractère.

Ah ! Mad

M

Point du t

M

Madrigal à

M

Oui dans le
 vez dit.

C'est qu'il e
 ce n'est point d
 le Vif ni le F
 Galant.

M

En voilà aff

M

Très-fort re
 Je vous air
 Et comme j
 Pour vous ;
 Très-

Eh bien , M

MARTIN.

Ah ! Madame , c'est de votre bonté.

Mme DOUCET.

Point du tout : mais dépêchez vite.

MARTIN *lit.*

Madrigal à Uranie dans le goût Galant.

Mme DOUCET.

Oui dans le goût Galant , vous me l'avez dit.

MARTIN.

C'est qu'il est bon de vous prévenir que ce n'est point dans le Tendre , le Passionné , le Vif ni le Furieux ; mais dans le goût Galant.

Mme DOUCET.

En voilà assez , je vous comprends.

MARTIN *lit.*

*Très-fort respectueusement ,
Je vous aime , belle Uranie ,
Et comme je suis votre amant ,
Pour vous je donnerois ma vie ,
Très-sûr certainement.*

Eh bien , Madame , cela est-il Galant ?

Mme DOUCET.

Très-galant, M. Martin, en vérité; je ne mérite pas de si jolis complimens.

MARTIN.

Ah! Madame, cent fois davantage.
 Vos appas font au-dessus de tous éloges.

Air. Du Menuet d'Isis.

Bien plantés aux yeux des connoisseurs,
 Vos cheveux sont le Jardin des cœurs;
 Vos deux yeux sont des soleils de flâmes,
 Et votre bouche un réservoir divin:
 Votre vin est bien rouge, Madame,
 Mais il pâlit auprès de votre teint.

Mme DOUCET.

J'ai entendu quelqu'un; on vient nous troubler au plus intéressant de notre conversation, (*à part.*) si c'étoit cette Madame Frison, je tremble.

MARTIN.

Madame, c'est un de mes garçons qui a du talent presque autant que votre serviteur: Il est Poète & Musicien; & comme je lui ai dit que vous étiez admirable pour le conseil, il vient vous demander votre avis sur un Couplet.

Mme DOUCET.

Je le lui donnerai de grand cœur.

SCENE VIII.

Cela pé
 où prenez-

SCENE VIII.

NIVELET, *les Précédens.*

Air : Babet, que t'es gentille !

MARTIN.

Vous revenez bientôt.

NIVELET.

Vous me l'avez su dire ;
Mais si je suis de trop ,
Seigneur , je me retire.

Mme DOUCET.

De notre entretien
Vous ferez très-bien.

NIVELET.

Madame , pas capable.
Je vous porte un petit Couplet ,
Si sa grace vous resembloit ,
En l'entendant lire on diroit ;
Hélas ! qu'il est aimable. *(bis.)*

Mme DOUCET.

Cela pétille d'esprit. Mais , M. Martin ,
où prenez-vous des garçons pareils.

○

MARTIN.

Au Bureau comme les autres, Madame.

Mme DOUCET.

Poëte, Musicien; où a-t-il appris tout cela?

NIVELET.

J'ai été deux ans Clerc d'un Commis, sans occupation & sans appointemens, qui faisoit à ses temps perdus des Pièces qu'on ne jouoit point; & j'ai étudié la Musique sous ce fameux Chanteur, qui fait tant de bruit vis à vis le cheval de bronze; je me suis formé.

Mme DOUCET.

Votre Couplet est-il gai ou tendre?

NIVELET.

Il est universel.

AIR: Chantez, petit Colin.

Tantôt vous le verrez
S'adoucir pour vous plaire:
Tantôt vous le verrez
Vainqueur libertin
Et mutin.

Doux. Là comme une eau légère,

Fort. Ici comme un tonnerre

D. Il chatouillera,

F. Il effravera,

Puis il restera là.

Mme DOUCET.

Lisez-nous-le donc vite.

NIVELET *lit.*

*A une Belle qu'on attaque, sur l'air
du Port-Mahon.*

Mme DOUCET.

On la prendra, cet air-là porte bonheur.

NIVELET *chante.*

Air: Ces braves Insulaires.

Les appas de ma Belle
Sont fri, sont fri, sont fripons comme elle,
Ainsi qu'à la chandelle
Mon cœur y brûle net
Son toupet, son toupet.

Mme DOUCET.

Fort bien.

NIVELET.

Mon cœur y brûle net
Son toupet, son toupet:
Pour peu que je m'avance

J'ai son, j'ai son cœur en ma puissance,
 Malgré sa résistance
 Je l'enl'âme à son tour
 Comme un four, comme un four.

Mme DOUCET.

En vérité, on pourroit dire de vous avec
 M. Martin que vous êtes deux têtes dans
 une même perruque, cela est sublime, M.
 Nivelet, vous ne manquerez pas de par-
 venir.

NIVELET.

Je le crois, Madame, on m'a déjà retenu
 pour écrire la dépense dans une grosse Mai-
 son. A propos, M. Martin, j'ai oublié de
 vous dire que Madame Frison est dans une
 colere affreuse, elle va venir, à ce qu'elle
 nous a dit, vous rompre les bras, & casser
 la tête à Madame.

MARTIN *effrayé.*

Aux des Trembleurs.

O Ciel!

Mme DOUCET.

Vous tremblez, je pense,
 Demeurez en assurance,
 On n'aura pas l'insolence
 De vous attaquer ici.

NIVELET.

Vos paroles font bien sûres,
Mais sans chercher d'aventures,
Crainte des éclaboussures,
Je vais prendre mon parti. *Il part.*

Mme DOUCET.

Allons, Monsieur, de la fermeté, souve-
nez-vous que vous êtes Poëte.

MARTIN.

Oh, Madame, je n'ai point peur ; mais
si vous vouliez que nous montions à votre
appartement, Ah ! la voilà, Madame, je
suis perdu.

SCENE IX.

Mme FRISON, *les Précédens.*

AIR : *Apportez pinte.*

Mme FRISON *derrière le Théâtre.*

ON se fait fête
Ici de mon Mari,
Si l'on m'arrête
Je brise tout ici.

MARTIN *voulant se cacher.*

Ah! je me pâme,
Où nous sauverons-nous,
Ma chere Dame,
Où me cacherez-vous.

Mme DOUCET.

Le brave homme; allons donc, de la
hardiesse.

Mme FRISON *courant à lui.*

Ah! te voilà, traître, je t'y trouve, je
t'y trouve; allons à la maison tout à l'heure.

Mme DOUCET.

Air: *Menus des Fêtes Venisienne,*

Ah! ma chere
Pourquoy donc faire
Un tapage aussi grand.

Mme FRISON.

Qu'ai-je affaire
D'avoir du ménagement,
Ma belle Dame,
On aura pour vous
Des epoux;
Dans vos tendres ardeurs
Éteignez ailleurs
Votre flâme;
On fait ce que vaut un Mari
Quand on n'a que lui.

Mme DOUCET.

MINEUR.

Quel caprice.

Mme FRISON.

Je veux que Martin sans tarder,
M'obéisse
Sans raisonner.

Mme DOUCET.

Notre entretien
Étoit sans malice.

Mme FRISON.

Fort bien:
Pour aller tous les jours
Ailleurs donner cours
Aux discours,
Avec sa femme au retour
On reste court.

Et ce n'est pas là mon compte.

Mme DOUCET.

Act. de la Foire de Brit.

Madame Frison
Dans ma maison,
De pareils éclats
Ne se font pas.

Mme FRISON.

Oh je m'en mocque,
Ne raisonnez pas

Car j'ai bon bras ;
Et quand on me choque
Je fais du fracas.

Mme DOUCET,
Tant de mouvement
Pour un Amant,
Ma chere enfant,
Cet emportement
Sont bien la bourgeoise.

Mme FRISON.
Sans changer de bien,
J'ai soin du mien ;
C'est mon soutien ;
A la villageoise
On ne troque jamais rien.
Mon mari me plaît ;
Je fais qu'il est
Tant soit peu benêt ;
Mais il est fait
Pour mon ouvrage.
N'y touchez donc pas,
Car j'en fais cas :
Meuble de ménage
Ne se prête pas.

MARTIN.
Mais je ne suis point encore votre mari,
ainsi je puis librement venir.

Mme FRISON.
Tais-toi, me rouffe, & me suis ; ou bien...

Mme DOUCET.
Mais cela est étonnant qu'on prétende
ravir un homme chez une honnête femme,

il ne sortira pas puisque vous le prenez sur
ce ton.

Mme FRISON.

Il sortira , ou je ne laisse pas un verre ,
pas une bouteille entiere dans la boutique.

Mme DOUCET *le retenant.*

AIR : *Finissz donc , Mlle Fanchon.*

Oh, je ne le souffrirai pas.

MARTIN.

Eh, ma femme,

Eh, Madame.

Mme DOUCET.

Non, je ne le souffrirai pas.

Mme FRISON.

Qu'à l'instant il marche sur mes pas.

Mme DOUCET.

Croyez-vous me forcer à le rendre?

Mme FRISON.

Croyez-vous m'empêcher de le prendre?

Maroufle, tu viendras.

Mme DOUCET.

Donnez-moi votre bras.

MARTIN.

Eh de grace ne m'arrachez pas.

Mme DOUCET.

Non, je ne le souffrirai pas.



MARTIN.

Eh, ma femme,
Eh, Madame.

Mme FRISON.
A l'instant marche sur mes pas.

MARTIN.
Eh de grace, ne m'arrachez pas.

SCENE X.

Me EMPEIGNE, yvre, une bouteille à la
main, & les Précédens.

EMPEIGNE.

QU'est-ce que c'est donc que ce bruit-
là? on ne peut pas boire un coup avec
réflexion dans ce pays-ci.

Mme FRISON.
Il sortira, ma bonne amie.

MARTIN.
Sauvez-moi d'ici, Maître Empeigne.

EMPEIGNE.
Aux prises avec deux Dames: courage,
voisin, courage, tirez-vous de là en brave.
Ah! c'est vous, la voisine; pourquoi donc
faire comme ça du tapage?

Mme FRISON tirant l'empigne à elle.

Air du Menuet Allemand.

J'en ai raison, ma foi :
Vous saurez pourquoi.

Mme DOUCET le retirant.

Monsieur, tout d'abord
Vous ferez d'accord
Que je n'ai pas tort ;
Mon droit est bon.

Mme FRISON.

Non ;

J'ai raison.

Mme DOUCET.

Je veux tout vous conter,

Mme FRISON.

Il faut m'écouter.

Mme DOUCET.

Oh, j'aurai le pas.

Mme FRISON.

Oh, n'y comptez pas

Mme DOUCET.

Madame, je croi

Que je dois chez moi

Faire loi.

Mme FRISON.

C'est moi qui jusqu'au bout

Vais vous compter tout.

Mme DOUCET.

Je l'empêcherai.

Mme FRISON,
Je vous froterai
Sans autre recours.

Mme DOUCET,
Ah ! Dieux , quels discours,
Au secours.

Mme FRISON,
M'empêcher de parler !

Mme DOUCET,
Me menacer chez moi ! à la Garde,

SCENE DERNIERE.

ROUGET , & les Précédens.

ROUGET , à la tête d'un nombre de garçons de
Cabaret & de Merlans.

Alons , mes amis , hardis , ce ne font
que des femmes ; de quoi s'agit-il ? on
fait bien du bruit ici ?

EMPEIGNE.

Ah ! c'est vous , M. Rouget ; Diable ,
vous avez fait là une belle Recrue.

Aix : Étant à l'Hôpital.

Vous venez à propos ,
Vous pourrez en deux mots
Calmer un grand orage :
Ces deux Dames n'ont qu'un Mari ,
Et nous ne pouvons pas ici
En faire le partage.

ARTISANNES. 45

J'ai décidé qu'il falloit que vous en épousiez une des deux. Allons, M. Rouget, je vous laisse la liberté du choix.

ROUGET.

AIR : *C'est une excuse.*

Dès long-tems, Madame Doucet,
Sait très-bien que je suis son fait.

Mme DOUCET.

C'est ce qui vous abuse,
Monsieur Martin me convient mieux,
Il est moins ancien dans ces lieux.

EMPEIGNE.

C'est une excuse.

Apparemment que Madame est pour
les modernes.

Mme FRISON.

Oh, je suis pour les anciens, moi; il y
a deux ans que je connois Martin, il fera
mon mari.

ROUGET.

AIR : *Vous m'entendez bien.*

Eh quoi, vous pouvez oublier
Que depuis deux ans tout entier,
Sous le sceau du mystere.

Mme DOUCET.

Eh bien.

ROUGET.

Ici j'ai soin de faire,
Vous m'entendez bien.

M^{me} DOUCET.

Que faites-vous ici ? Expliquez-vous,
je vous prie.

ROUGET.

Même air.

Je vous fais tous vos Madrigaux,
Vos Odes, Couplets & Rondeaux,
J'ai cru que ma science,

M^{me} DOUCET.

Eh bien,

ROUGET.

Auroit par préférence,
Vous m'entendez bien.

M^{me} DOUCET.

Elle n'aura rien, je vous assure.

AIR : *Ton humeur est, Catherine,*

Je me ris de la critique,
Qu' n dise ce qu'on voudra;
Dès ce jour puisqu'on me pique
Un autre m'epousera;
Que votre Muse caduque
Loin d'ici fasse la loi.

ROUGET.

Quoi cette tête à perruque
Pourroit l'emporter sur moi.

MARTIN.

Tête à perruque ! Ah Ciel ! Ah Terre !
Oh Muse ! Oh Apollon !

ROUGET.

Je renonce à votre société, Madame
Doucet.

EMPEIGNE.

Laiſſons-là les affaires du Parnasse :
mais vous qui avez de la raison, Mada-
me Frison.

AIX : *Le tout par nature.*

S'il vous falloit un benêt,
Vous retrouvez votre fait,
Prenez-moi, Monsieur Rouget,
C'est un bon apôtre.

Mme FRISON.

Il me paroît en effet
Que l'un vaut bien l'autre.

J'ai une Charge de Perruquier, & trois
cent bonnes livres de rente, je les lui don-
neroïs pour me venger de Martin, s'il fa-
voit le metier.

ROUGET.

Je l'apprendrai, Madame.

Mme DOUCET.

Un Poëte se faire Perruquier.

EMPEIGNE.

V'là bien M. Martin qu'est Perruquier,
& qui se fait Poëte, il n'a pas fait plus
d'apprentissage que vous : J'ai envie de
me faire Avocat, moi, pour que chacun
soit à sa place.

Mme FRISON.

Air : *Je reviendrai demain.*

Oui j'épouse Monsieur Rouget.

ROUGET.

J'en suis très-satisfait. *(bis.)*

MARTIN.

Je vois votre choix sans regret,

Car le mien est tout fait. *(bis.)*

Mme FRISON.

Si vous suivez mes avis, notre Boutique sera bientôt la meilleure du Quartier ; il vaut mieux être bon Perruquier que mauvais Poète.

Mme DOUCET.

Imitez-moi, M. Martin, que les enfans dignes de nous portent notre gloire à l'immortalité. Que cinquante volumes d'impromptu apprennent notre union à l'Univers.

EMPEIGNE.

Air : *Entre l'Amour & la raison.*

Mais que l'Univers, s'il lui plaît,
N'aille pas oublier tout net
Qu'Empeigne, dans cette aventure,
Fit tourner la machine à bien,
Et sçut former en moins de rien,
Un hymen à double couture.

Fin de la Pièce.

Ballet des Garçons Perruquiers & Cabaretiers

